

**LE TOUR FIGÉ CÉLINIEN À LA DÉCOUVERTE DE SA
LITTÉRALITÉ.
PROBLÈMES DE TRADUCTION**

Bianca ROMANIUC-BOULARAND
bianca.boularand@yahoo.fr
Université Paris-Est

Résumé

Dans « Voyage au bout de la nuit » de Céline, les tours figés contiennent, in nuce, les prémices de leur littéralité. Ils sont à maintes reprises utilisés en raison du sens littéral des lexèmes qui les composent, le plaisir de lecture ressurgissant de la découverte du sens propre qui se cache derrière la massivité du sens figé. Céline parvient à redonner une valeur poétique, littérale, au tour figé, à le remotiver, grâce à la mise en rapport avec un autre emploi textuel, où les lexèmes apparaissent avec leur sens propre, grâce à la déformation de la locution, ou bien grâce à la reconstitution de la locution à partir d'éléments disséminés dans le texte. La différence idiomatique agit comme un puissant frein pour la mise en place de cet effet éminemment poétique, lorsque le seul souci du traducteur est la traduction du sens dénotatif. Or, les effets de redécouverte de la littéralité du tour figé ne relèvent pas, tous, de l'intraduisible. L'inscription des deux traductions roumaines dans la dimension poétique particulière de l'écriture célinienne doit s'appuyer sur des solutions de contournement ; la traduction littérale et le détour de la stricte dénotation pourraient en représenter quelques-unes.

Mots clés : Céline, tour figé, littéralité, traduction poétique.

L'usage du tour figé célinien, dans *Voyage au bout de la nuit*, se soumet à une exigence qui dépasse le pragmatisme dénotatif pour s'inscrire sur une trajectoire ayant comme visée ultime un rapport immédiat à la propriété, à la littéralité du mot. Céline s'attaque ainsi aux « habitudes sclérosantes »¹ de la langue, en redynamisant le sens du mot pris dans cette construction figée, en le rendant vivant, en le libérant de la fixité dans laquelle le fonctionnement linguistique l'a enfermé. C'est une démarche essentiellement poétique qui traverse le texte par la mise en avant de cette littéralité :

¹ Aquien, Michèle, *Saint-John Perse. L'Être et le nom*, éd. Champ Vallon, Seyssel, 1985, p. 73.

« l'usage, la coutume sont des gangues dont le poète n'a que faire : c'est uniquement aux lois de propriété qu'il consent à se plier. Le reste est affaire de liberté, de mouvement »¹.

Peu à peu, le rapport entre les sens s'inverse, subit un déplacement majeur : la connotation, envisagée sous l'angle de la littéralité, semble prendre le dessus sur la dénotation ; le poétique devient la valeur ultime du texte, détrônant le statut suprême d'une dénotation qui, sans être abandonnée, se constitue en moyen, et non pas en but en soi.

La forme la plus courante de remotivation littérale du tour figé est la mise en rapport avec un autre emploi textuel, où les lexèmes apparaissent utilisés dans leur sens propre, ou bien dans une autre acception. Dans son article *Défigements sémantiques en contexte*, François Rastier appelle ce procédé « extraction par fausse reprise ou reprise partielle dans une autre acception »². Par exemple, la *lampe*, dans son sens d'appareil d'éclairage, est l'un des motifs récurrents du texte ; l'utilisation de l'expression *s'en foutre plein la lampe*, où la *lampe* représente un « sens populaire de "estomac, ventre" »³, garde toutefois en état latent l'écho de l'acception ordinaire du mot. Dans le contexte, l'expression populaire semble être utilisée essentiellement pour faire ressortir ce sens premier, finement déguisé, et nettement moins pour les connotations de registre linguistique :

[...] chargés de plus de cent paniers de *viande* humaine bien *saignante* pour *s'en foutre plein la lampe* ! Vous m'entendez Bardamu !... Bien *saignante* !⁴

En effet, en dissimulant la *lampe* derrière un sens tropologique, Céline la met en rapport avec la *viande*, qui est *saignante*. Il rappelle ainsi une séquence dans le texte, celle de la *lampe (à arc)* qui, dans la guerre, fait du *rôti* à partir de la *carne* du colonel :

On venait d'allumer la guerre entre nous et ceux d'en face, et à présent ça brûlait ! Comme le courant entre les deux charbons, dans la lampe à arc. Et il

¹ *Ibid.*

² Rastier, François, « Défigements sémantiques en contexte », in *La locution entre langue et usage*, textes réunis par Michel Martins-Baltar, éd. ENS, Fontenay-aux-Roses, 1997, p. 315.

³ Rey, Alain & Chantreau, Sophie, *Dictionnaire des expressions et locutions*, 2^{ème} édition mise à jour, éd. Dictionnaires le Robert, Paris, 1993, p. 462.

⁴ Céline, L.-F., *Voyage au bout de la nuit*, éd. Gallimard, Paris, 1952, p. 140.

*n'était pas près de s'éteindre le charbon ! On y passerait tous, le colonel comme les autres, tout mariolle qu'il semblait être et sa **carne** ne ferait pas plus de **rôti** que la mienne quand le courant d'en face lui passerait entre les deux épaules.*¹

Dans ces conditions de télescopage textuel, le *saignant* ne contient pas uniquement le sémantisme du sang, mais se contamine du sens qui ressurgit par le rapprochement avec le *rôti* : le *saignant* en est une modalité de cuisson de la viande. L'appui sur le mot *saignant* se constitue, nous semble-t-il, dans une sorte d'indice de repérage textuel. La forme figée est une façon comme une autre, plus subtile toutefois, dont Céline se sert pour faire jouer les effets de récurrence au niveau du texte tout entier, et les analogies poétiques. Le plaisir de lecture ressurgit, avant tout, de la découverte de ce sens frêle, propre, du mot, qui, se cachant derrière la massivité du sens figé, établit des raccourcis et structure le texte comme un « réseau »², vaste unité où tout se tient.

Alors que Céline travaille constamment à faire jouer sens libres et sens figés, la traduction, par sa nature même, œuvre constamment à néantiser cet effet poétique. Dans l'une des premières études sur les locutions roumaines, Florica Dimitrescu mettait déjà en relief, bien avant d'autres, cette inévitable cassure :

« Dispariția înțelesului propriu al termenilor componenți ai locuțiunii apare foarte clar în traducerile dintr-o limbă în alta »³

L'incoercible pression du sens qui passe et de la forme qui reste détruit en grande partie ces effets, essentiels dans la mesure où la façon d'organiser la forme constitue le sens même du texte. Ainsi, la traduction du sens de la locution efface tout rapport avec une quelconque *lampe* et par conséquent tout effet poétique de rappel, à travers le texte, du sens propre :

[...] *cărând câte o sută de panere cu carne de om sângerând toată, ca să □i-o vâre-n burdihan ! Mă auzi, Bardamu ?... Sângerând toată !*⁴

¹ *Ibid.*, p. 15.

² « <L>a métaphore du texte est celle du réseau » (Barthes, Roland, *Essais critiques IV*, éd. du Seuil, Paris, 1984, p. 74).

³ Dimitrescu, Florica, *Locuțiunile verbale în limba română*, ed. Academiei, București, 1958, p. 39.

⁴ Cismaș, Angela (trad.), *Călătorie la capătul nopții*, ed. Nemira, București, 1995, p. 134.

L'usage d'une formulation populaire (*să □i-o vâre-n burdihan*) en tant qu'équivalent de *s'en foutre plein la lampe* marque dans la traduction la motivation superficielle de l'emploi de cette locution, en occultant la vraie raison : le bas registre représentait, chez Céline, une façon d'aller vers le pur raffinement littéraire.

La déformation de la locution, phénomène linguistique que la critique célinienne relève comme un trait de sa poétique¹, n'en a pas moins la même explication : elle fait entrer en résonance, littéralement, non pas une, mais plusieurs constantes thématiques du texte. Le français connaît l'expression *les carottes sont cuites*. Chez Céline, elle prend la forme *les pommes sont cuites*². Les deux mots, *pomme* et *carotte*, sont présents à plusieurs reprises dans le texte, le remplacement faisant ressortir autant le mot présent que celui qui a été remplacé. Bébert, l'enfant qui meurt, est décrit, métaphoriquement, comme une *pomme qui ne mûrira jamais*³ ; l'image d'une fille qui est malade de méningite rappelle au narrateur cette *pomme* qu'est Bébert. Or, la grand-mère de cette fille, elle, *avait à décharger les carottes du côté des Halles*⁴. *Carottes* et *pommes*, reliées aux images d'enfants morts ou en train de mourir, entrent dans un rapport allusif complexe avec la mort. Le remplacement formel de la *carotte* par la *pomme* dans la locution ne change rien à son sens : elle continue de parler d'une défaite, de la mort, liées littéralement autant à la *pomme* qu'à la *carotte*. Comment pouvoir exprimer, dans ce contexte symbolique, toute la richesse de ce remplacement, lorsque le roumain ne dispose pas d'une expression équivalente, qui puisse ainsi réunir les éléments référentiels du texte ? Tout le sens poétique de ce remplacement disparaît entièrement par la traduction du sens dénotatif de la locution, qui parle, tout simplement, en renonçant à toute forme d'imaginaire, d'un sort qui est scellé : *soarta noastră-i pecetluită*⁵.

¹ Voir le chapitre « Cliché renouvelé », in Quérière (de la), Y., *Céline et les mots. Étude stylistique des effets de mots dans le « Voyage au bout de la nuit »*, The University Press of Kentucky, Lexington, 1973.

² Céline, L.-F., *op. cit.*, p. 234.

³ *Ibid.*, p. 242.

⁴ *Ibid.*, p. 351.

⁵ Cismaș, Angela, *op. cit.*, p. 205.

Dans les exemples ci-dessus, Céline déplace légèrement le tour figé vers la littéralité des éléments lexicaux qui le composent. Tout à l’opposé, mais en s’inscrivant dans la même démarche de mise en avant du jeu autour du figement linguistique, Céline crée des rapports très subtils entre des éléments lexicaux qui, disséminés à travers le texte dans leur sens propre, se mettent en résonance, se lient et réussissent à créer l’écho lointain d’une certaine locution. C’est le cas, par exemple, du mot *dragée* :

*Celui qui gueulera le plus fort, il aura la médaille et la **dragée** du bon Jésus !¹*

Ce mot vient après une séquence narrative qui se structure selon les principes d’une opposition entre le *bas* et le *haut*, entre les *maîtres* et les *miteux*. Le mot *haut*, qui apparaît dans son sens propre, est par ailleurs caché, dans le contexte, derrière le mot composé *haut de forme* :

*Alors, ils mettent leurs chapeaux **haut de forme** et puis ils nous en mettent un bon coup de la gueule comme ça².*

En se reliant au lexème *haut*, le mot *dragée* réussit à infiltrer dans le texte l’écho de la locution *tenir la dragée haute*, qui a le sens de "faire sentir son pouvoir"³. Dans le contexte narratif spécifique, l’usage de ce mot déclenche, allusivement, ce qui est affirmé au niveau de la dénotation : la promesse d’une récompense, d’une *dragée*, n’est rien d’autre qu’une façon de montrer sa supériorité, son pouvoir. Dans les traductions roumaines, cette forme de bonbon, *acadeaua*, fonctionne à

¹ Céline, L.-F., *op. cit.*, p. 9.

² *Ibid.*

³ Selon Nicole Ricalens-Pourchot, ce sens remonte d’un jeu d’enfants : « Les joueurs doivent attraper une friandise au bout d’un fil tenu hors de portée le plus longtemps possible. Il peut aussi être question d’un chien que l’on fait sauter pour attraper un biscuit. Que ce soit un enfant ou un chien, ce jeu est à l’origine de cette locution qui aurait d’abord signifié au figuré "faire attendre longtemps quelque chose à quelqu’un" avant de signifier "faire sentir son pouvoir à quelqu’un" » (Ricalens-Pourchot, Nicole, *Les Facéties du français*, éd. Armand Colin, Paris, 2005, p. 213).

vide, dépourvue de la richesse que lui confère, dans le texte de Céline, son sens latent.

Bref, en raison de l'inévitable différence idiomatique, des situations de nature diverse où Céline transporte le sens figé vers le sens propre ou, tout au contraire, fait écho d'un sens figé, tendent à être irrémédiablement éliminées par la traduction du sens dénotatif. Le rapport poétique à la littéralité des termes s'efface ainsi inévitablement.

Les effets de redécouverte de la littéralité du tour figé ne relèvent pas, tous, de l'intraduisible. Dans certains cas, il s'agit, pour le traducteur, de saisir les similitudes linguistiques entre les deux langues ; dans d'autres, de procéder activement à un travail de remotivation de la locution au pied de la lettre. En effet, les langues peuvent faire coïncider la façon d'organiser l'expression tropologique de certaines réalités, soit par emprunt, soit par polygenèse. En roumain et en français, grâce à l'emprunt, certaines locutions se structurent d'une façon identique :

« Locuțiunile importante sînt în marea lor majoritate de origine franceză, rusă, italiană, germană. Predomină însă, în special, cele franceze, datorită contactului îndelungat, direct și indirect, dintre vorbitorii celor două limbi »¹.

La structuration identique des locutions n'incite nullement les traductrices à inscrire l'effet de littéralité dans leurs textes. Or, il apparaît que, dans certains cas, le choix de la locution équivalente n'est pas suffisant. Il faut savoir, de surcroît, vers quelle locution « littérale » se diriger afin de ne pas passer à côté de l'effet poétique. La reproduction telle quelle d'une locution formellement équivalente doit s'accompagner, en amont, d'un minimum de travail herméneutique. Dans la phrase suivante, Céline joue sur le sens propre et le sens tropologique de verbe *mener* :

*Mené par les voies rapides devant le directeur de la Quarantaine je n'en menais pas large.*²

Attirée par la similitude formelle, Maria Ivănescu propose comme équivalent du tour figé la locution roumaine qui comporte le mot *largul* et dont le sens est identique au tour figé français, à savoir *a fi în largul*

¹ Dimitrescu, Florica, *op. cit.*, p. 173.

² Céline, L.-F., *op. cit.*, p. 188.

său. Il n'en demeure pas moins que l'effet de littéralité ne passe pas, car la locution roumaine ne se construit pas autour du verbe *a duce*, mais prend comme base de départ le verbe *a fi* ; et ce n'est pas *largul* qui construit l'effet poétique, mais, justement, le verbe *a duce* :

*Dus pe căi rapide în fa□a Directorului Carantinei, nu prea eram în largul meu.*¹

Angela Cismaş est encore plus loin de toute recherche stylistique. La forme utilisée, *o îmbulinasem*, malgré la valeur figée, perd tout contact avec la locution française.

Or, le roumain comporte dans sa base lexicale une autre locution ayant un sens similaire. Si, formellement, elle semble plus éloignée de la locution française *mener large*, c'est parce qu'elle ne comporte pas le même adverbe (*large*) ; en revanche, elle se construit autour du verbe *a duce*, qui est essentiel dans le contexte : *a o duce bine*. Il apparaît donc que l'analyse des paramètres sémantique et poétique du texte français impose, en l'occurrence, le choix précis de ce tour figé, à l'exclusion de tout autre. Malgré la différence formelle entre *dus* et *duceam*, le lecteur reconnaîtra sans difficulté le même verbe qui se répète accompagné du saut sémantique afférent entre emploi libre et emploi figé :

Dus pe căi rapide în fa□a directorului carantinei, nu o duceam prea bine.
(notre proposition)

La coïncidence interlinguistique dans l'expression d'une même réalité tropologique ne garantit pas pour autant la mise en place d'effets textuels similaires dans la traduction. Ces effets peuvent se trouver perturbés par de fines différences de construction. Prenons la phrase suivante :

*Je ne demande plus autre chose pour la fin de mes journées...
Allons-nous-en ! Ce sera pour un autre jour...*²

¹ Ivănescu, Maria (trad.), *Călătorie la capătul nop□ii*, ed. Cartea Românească, Bucureşti, 1978, p. 163.

² Céline, L.-F., *op. cit.*, p. 286.

Céline utilise le syntagme *la fin de mes journées* qui est à prendre littéralement, comme réunion d'éléments lexicaux en association libre, avec le sens de "la fin de chaque journée". Elle fait écho à la locution très proche, *la fin de mes jours*, qui est suggérée par la présence du mot *jour* dans le contexte immédiat. Cette locution a un sens tout à fait différent, elle projette vers la fin de la vie, leitmotiv du *Voyage*. Les deux sens, libre et figé, parviennent à se faire entendre de façon polyphonique, d'une façon inversée cette fois-ci. En effet, c'est le sens défigé qui représente le sens dénotatif, alors que le sens figé reste au niveau du simple écho.

Dans cette situation, la mise en place dans la traduction de l'effet de balancement entre sens analytique et synthétique n'est pas non plus encombrée par un décalage idiomatique. Le roumain connaît la locution *la sfîrîitul zilelor mele*, qui signifie "à la fin de ma vie". L'efficacité du phénomène se heurte en revanche au fait que le roumain est dépourvu de deux formes différentes pour exprimer la synonymie *jour / journée*. Chez Maria Ivănescu, par l'usage de ce syntagme, c'est le sens tropologique qui est mis en place, différent du sens dénotatif du texte français ; alors que celui-ci parle de la fin de chaque jour, Maria Ivănescu réfère à la vieillesse, à la fin de la vie :

*Nici nu mai cer altceva pentru sfîrîitul zilelor mele... Să mergem ! Rămîne pentru altă zi...*¹

Aussi surprenant que cela puisse paraître, l'installation dans un sens dénotatif différent représente le seul moyen par lequel le traducteur puisse jouer autour du phénomène de figement. La traduction de Maria Ivănescu reproduit, en effet, le premier type de jeu sémantique, où la forme figée entre en rapport avec un lexème pris dans son sens propre (« extraction » selon François Rastier). Dans la traduction « correcte » du sens dénotatif pratiquée par Angela Cismaş, tout effet poétique est détruit, car le syntagme proposé parle - univoquement - de la fin d'une journée de travail :

¹ Ivănescu, Maria, *op. cit.*, p. 246.

*Asta-i tot ce-mi mai doresc la sfîrşitul unei zile de muncă... Hai să plecăm!
Rămâne pe altă dată...*¹

Alors que le texte de Céline compte, justement, sur une certaine ambiguïté sémantique entre sens figé et sens libre du syntagme *pour la fin de mes journées*, cette traductrice s'emploie à éliminer toute manifestation du sens tropologique. D'une part, elle marque expressément qu'il s'agit d'une journée *de travail (de muncă)*. D'autre part, elle renonce au pluriel, porteur du sens tropologique, pour le singulier, qui s'en détache ; la présence de l'article proclitique (*unei zile*) à la place de l'article enclitique (*zilelor*) sépare davantage la forme proposée par Angela Cismaş de la forme figée existante en roumain. Ce syntagme se trouve ainsi bien éloigné du sens tropologique, tout écho d'une forme figée étant ainsi visiblement anéanti. L'élimination, par ailleurs, de la forme *zi* au profit de *dată* achève l'effacement des dernières traces de cet effet de littéralité à l'œuvre dans le texte de Céline.

Toute locution, chez Céline, penche, dans ce vaste cadre qu'est le texte, vers sa littéralité. Le tour figé *prendre des vessies pour des lanternes* dans la phrase :

*Les petits types dans mon genre prenaient encore bien plus facilement qu'aujourd'hui des vessies pour des lanternes.*²

résonne tout à fait différemment lorsque le lecteur prend conscience que les *vessies*, tout comme les *lanternes*, sont des motifs, mineurs, mais récurrents, que Céline promène d'un bout à l'autre de son texte, dans leur sens propre³. Bien que le sens figé reste le sens dénotatif, l'usage de la locution *prendre des vessies pour des lanternes* contient toutes les prémices de sa littéralité, et suppose une organisation différente des rapports entre le littéral et le figé. La traduction littérale de certaines locutions qui n'existent pas en roumain ne serait-elle pas, dans ces conditions, une façon d'inscrire à son tour le texte de la traduction dans

¹ Cismaş, Angela, *op. cit.*, p. 246.

² *Ibid.*, p. 78.

³ Selon Pierre Guiraud, le sens de la locution, à savoir "se tromper grossièrement", ne résulterait pas d'une confusion entre les objets réels, mais découlerait d'une prise en compte métaphorique, autant de la *lanterne* "baliverne", "conte absurde", que de la *vessie* "chose vaine et sans valeur" (Guiraud, Pierre, *Les Locutions françaises*, Presses Universitaires de France, Paris, 1961, p. 85-86).

une dimension poétique ? Florica Dimitrescu remarque l'existence en roumain d'un nombre de locutions, à circulation relativement restreinte, qui appartiennent plutôt au parler individuel et dont le sens est assez abscons pour le locuteur commun :

« o locutiune ca a mîna porcii la jir cere eforturi de înțelegere, iar una ca a face (cuiva) apa este – pentru majoritatea vorbitorilor de limba română (sic) – pur și simplu de neînțelese, ca și cum ar aparține unei limbi străine. »¹.

La traduction littérale de la locution *prendre des vessies pour des lanternes* inscrirait dans le texte ce type particulier de locution. Antoine Berman affirme catégoriquement que, dans la traduction, *a fortiori* poétique, « les équivalents d'une locution ou d'un proverbe ne les remplacent pas. Traduire n'est pas chercher des équivalences »². Dans un tel texte, où l'effet se construit sur la littéralité de la locution, la présence de tel ou tel mot compte par-dessus tout. Le lecteur roumain reconstruira lui-même le sens de l'ensemble, aidé par cette « conscience-du-proverbe qui percevra tout de suite, dans le nouveau proverbe, le frère d'un proverbe tout cru »³.

Bref, à la lumière de ces considérations, il apparaît que Céline sert de la récurrence formelle, mais aussi d'une certaine forme de récurrence sémantique, pour donner au tour figé tout le poids de sa littéralité. La différence idiomatique agit comme un puissant frein pour la mise en place des effets dans la traduction. L'inscription du texte roumain dans la dimension poétique, qui envisage le tour figé au pied de la lettre, doit s'appuyer, en règle générale, sur des solutions de contournement, telles que la traduction littérale ou le détour de la stricte dénotation.

Bibliographie

- Aquien, Michèle, *Saint-John Perse. L'Être et le nom*, éd. Champ Vallon, Seyssel, 1985.
Barthes, Roland, *Essais critiques IV*, éd. du Seuil, Paris, 1984.
Berman, Antoine, *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, éd. du Seuil, Paris, 1999.
Céline, Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, éd. Gallimard, Paris, 1952.
Cismaș, Angela (trad.), *Călătorie la capătul nopții*, ed. Nemira, București, 1995.

¹ Dimitrescu, Florica, *op. cit.*, p. 61.

² Berman, Antoine, *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, éd. du Seuil, Paris, 1999, p. 65.

³ *Ibid.*

- Dimitrescu, Florica, *Locuțiunile verbale în limba română*, ed. Academiei, București, 1958.
- Guiraud, Pierre, *Les Locutions françaises*, Presses Universitaires de France, Paris, 1961.
- Ivănescu, Maria (trad.), *Călătorie la capătul nopții*, ed. Cartea Românească, București, 1978.
- Quérière (de la), Yves, *Céline et les mots. Étude stylistique des effets de mots dans le « Voyage au bout de la nuit »*, The University Press of Kentucky, Lexington, 1973.
- Rastier, François, « Défigements sémantiques en contexte », in *La Locution entre langue et usage*, textes réunies par Michel Martins-Baltar, éd. ENS, Fontenay-aux-Roses, 1997.
- Rey, Alain & Chantreau, Sophie, *Dictionnaire des expressions et locutions*, 2^{ème} édition mise à jour, éd. Dictionnaires le Robert, Paris, 1993.
- Ricalens-Pourchot, Nicole, *Les Facéties du français*, éd. Armand Colin, Paris, 2005.